



Pedro Almodóvar Prix Lumière 2014



Qui veut la peau du cinéma 35 mm ? le numérique...

Dense, argumenté et pointu, le passionnant documentaire *Side by side*, produit par l'acteur Keanu Reeves, relate l'avènement du numérique [PAGE 03](#)



Rossellini and co

Elle évoque son père et ses films dans une master-class : Isabella Rossellini est à Lumière ! [PAGE 04](#)

Chema Prado expose

«Le cinéma, les amis, les voyages» à la Galerie de l'Institut Lumière [PAGE 03](#)

La rumeur et l'homme de la rue

Traqué par les paparazzi, John Mc Tierman en visite surprise ! [PAGE 04](#)

Alma, Paula, Louciné et Patrishia

Elles feraient de belles héroïnes de films d'Almodóvar [PAGE 03](#)

Pedro Almodóvar, cinéaste du désir

Après l'Américain Quentin Tarantino, l'Espagnol Pedro Almodóvar. Lumière célèbre un autre génie du cinéma contemporain, lui aussi autodidacte, cinéphile passionné, formidable conteur d'histoires aux personnages survoltés, à l'esthétique flamboyante, à l'imaginaire pétri de culture pop et de folklore revisité. Sensuelle, subversive, passionnée, trash à ses débuts puis sophistiquée et de plus en plus profonde, libre et inventive, l'œuvre de Pedro Almodóvar explore le labyrinthe des passions!

S'ils nous touchent autant, c'est que les films d'Almodóvar mettent en scène des personnages passionnés, à fleur de peau, courageux et terriblement humains... des hommes et des femmes charnels, aux prises avec leurs pulsions, leurs désirs. Tous ses films sont d'ailleurs estampillés El Deseo, la société de production fondée avec son frère Agustín Almodóvar. De l'inoubliable femme au foyer sous amphétamines jouée par Carmen Maura dans *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça*, à l'écrivain blessé incarné par Marisa Paredes dans *La fleur de mon secret*, en passant par la mère courage qu'interprète Penelope Cruz dans *Volver*, tous ses personnages féminins sont inoubliables. «C'est l'un des meilleurs connaisseurs de l'univers féminin», dit le directeur de la Cinémathèque de Madrid Chema Prado, son ami depuis 35 ans. «Toutes les actrices de passage à Madrid, de Lauren Bacall à Jessica Chastain, ont exprimé le désir de travailler avec lui». Car ses fictions sont un écrin fantastique pour leurs héroïnes. Almodóvar le lyrique en fait des icônes, des guerrières du quotidien, des êtres tout en chair et en âme, incarnées par les meilleures actrices. Penelope Cruz, Marisa Paredes, Victoria Abril, Carmen Maura, Rossy de Palma, Elena Anaya, Cecilia Roth, Bibi Andersen, Blanca Portillo, Chus Lampreave et sa propre mère, Francisca Caballero qui apparaît dans quatre films, ont incarné les multiples facettes de la féminité Almodovarienne: la vamp, l'épouse, la tueuse, la religieuse, et surtout, la figure-clé de la mère. «Pour lui les femmes ont quelque chose de formidable, de fantastique, une sorte de concentré de pouvoirs presque surnaturel», dit le critique de cinéma Frédéric Strauss, auteur du passionnant livre *Conversations avec Almodóvar*, venu pour la remise du Prix Lumière. «Dans *Volver*, la mère revient d'entre les morts, la fille fait tout pour s'en sortir avec une famille où rien ne va plus... ces femmes sont mises devant l'impossible, et elles y arrivent. «Resistiré!» chantent en chœur, après bien des épreuves, Carmen Maura, Loles León et Antonio Banderas, serrés dans une petite voiture, sur une route poussiéreuse de Castille, à la fin d'*Attache-moi*.

«Pour lui les femmes ont quelque chose de formidable, de fantastique, une sorte de concentré de pouvoirs presque surnaturel»

Cette scène dit beaucoup du cinéma d'Almodóvar, un «cinéma viscéral, sur les pulsions de vie et sur l'instinct de survie, un cinéma qui même s'il devient de plus en plus cérébral, reste dans la vie», souligne Frédéric Strauss. Enracinés dans Madrid dont ils sillonnent les quartiers pauvres, branchés ou bourgeois, ses films sont profondément castillans et jouent avec les mythes et les clichés folkloriques de l'Espagne: corrida, machisme, catholicisme kitsch, cuisine populaire... tout en explorant la modernité post-franquiste, depuis l'euphorique déferlement de la Movida, qui suivit la mort du dictateur Franco, en 1975. Formidable conteur d'histoires, Almodóvar puise son inspiration partout. «Pedro a une curiosité incroyable, il suit le cinéma contemporain, classique, il lit beaucoup, il se tient au courant de tout, il a un bagage culturel énorme qu'il s'est forgé tout seul», souligne Chema Prado. A l'instar de son alter ego cinéaste qui découpe les faits divers des journaux dans *La mauvaise éducation*, le cinéaste puise dans la presse, les livres, les films, la mode, le design, le théâtre et les rencontres, pour tisser ses fictions. Il y a chez lui un écrivain qui fait des films, avec un rapport très libre au scénario, qui trouve la logique du récit dans ses personnages, et laisse filer son imagination. «Il voit des embryons d'histoire partout», rapporte Frédéric Strauss. Ces dernières années, avec *Parle avec elle*, *La mauvaise éducation* ou *La piel que habito*, le ton s'est fait plus sombre, le propos, plus grave. Almodóvar est «de plus en plus réfléchi, il est presque hanté par le cinéma, par les fictions. Il vit comme un écrivain, dans ses univers romanesques, avec ses personnages», dit M. Strauss. Amoureux de Douglas Sirk, Alfred Hitchcock ou Rainer Werner Fassbinder, Almodóvar a puisé aux genres traditionnels du cinéma classique hollywoodien –film noir, mélodrame, western ou comédie– pour les revisiter. Il y a aussi chez lui un plasticien en quête du Technicolor de son enfance, qui emploie des couleurs primaires, noir corbeau de la soutane des prêtres, rouge carmin des lèvres de vamp, bleu romantique, jaune éclatant du soleil ou du sable... Et si la palette s'est réduite à des couleurs froides dans le glaçant *La piel que habito*, proche du film d'horreur, c'est encore

une façon d'explorer de nouveaux territoires. «Il a tellement d'idées! Dans ses films, il fait raconter des histoires à ses personnages, on sent que ça déborde. C'est comme une marmite en train de bouillir, qui va produire encore des tas de choses», dit Frédéric Strauss. Chema Prado confirme: «J'attends beaucoup de choses de lui, je crois qu'il va continuer à nous surprendre».



Parle avec elle, ou la jeune fille et la mort

Deux hommes regardent un spectacle de Pina Bausch, Café Müller. Très ému, l'un pleure, tandis que l'autre l'observe à la dérobée. Ils se retrouveront quelques mois plus tard dans les couloirs d'un hôpital, où chacun veille une femme dans le coma. Le jeune infirmier Benigno (Javier Cámara), prend un soin tout maternel de la jeune danseuse Alicia (Leonor Watling). De son côté l'écrivain Marco (Dario Grandinetti) se désole de ne pouvoir communiquer avec Lydia (Rosario Flores). Au fil des jours, les deux hommes vont se rapprocher, et Marco découvrira les habitudes étranges de Benigno... «Je parle de l'incroyable force de celui qui aime, même si c'est en solitaire», a déclaré Pedro Almodóvar à propos de cette version moderne et dérangeante de *La Belle au bois dormant*. Tourné après *Tout sur ma mère* qui lui a apporté une vaste reconnaissance internationale et l'Oscar du meilleur film étranger, *Parle avec elle* est un film «encore plus bouleversant, encore plus audacieux sur le plan des émotions et du mystère des émotions», estime le critique de cinéma Frédéric Strauss. «Les Américains, qui savent reconnaître les vrais storytellers (raconteurs d'histoires), ne s'y sont pas trompés, en donnant au film l'Oscar du meilleur scénario», souligne-t-il.

Parle avec elle (2002), projection après la remise du Prix Lumière, à l'Amphithéâtre-Centre de Congrès



L'actrice Marisa Paredes

«Il te mène à bon port»

– Beaucoup d'actrices rêvent de travailler avec Pedro Almodóvar: comment est-ce ?

«C'est une personne super exigeante et super créative. Quand on arrive sur le tournage, il a déjà tout étudié dans les moindres détails. Nous répétons, parfois chez lui, ou dans des lieux semblables à ceux où nous allons tourner. Nous trouvons progressivement le ton, les motivations des personnages... Puis nous tournons et alors il s'agit pour les acteurs d'entrer dans son monde, si particulier, si différent des autres, et de se laisser porter... et lui il t'amène à bon port. Nous avons beaucoup travaillé ensemble, et je me dis que j'ai eu beaucoup de chance parce que les actrices du monde entier aimeraient tourner avec mon Pedro.

– Construisez-vous vos personnages avec lui ?

Il accepte les suggestions si elles apportent quelque chose à l'histoire. Il y a un certain échange, il écoute ce qu'on lui propose et il en tient compte si cela lui plaît. Mais surtout, il te dit ce dont il ne veut pas. Pour *La piel que habito*, la femme que je jouais pouvait ressembler au personnage de Rebecca (l'héroïne d'Alfred Hitchcock, ndlr), une femme qui surveille tout ce qui se passe dans la maison, et c'est ce qu'il ne voulait absolument pas. Il donne des indications «Tu es désespérée... tu penses à ta mère... ta mère qui t'attend et qui te donnera la force dont tu as besoin», ce genre de choses. Il n'aime pas que tu le laisses influencer par des choses extérieures, il ne te dira jamais : «Regarde tel film», par exemple.

– D'où vient son inspiration ?

Elle vient de tant de sources différentes, il n'a aucun complexe à puiser un peu partout. Lorsque quelque chose lui plaît, il se l'approprie, il lui donne son propre ton et au final ses personnages ont toujours quelque chose de très spécial. Il construit ses personnages dans tous leurs détails, il pense aux vêtements, aux décors, aux couleurs des murs dans lesquels ils vont évoluer, aux musiques... tout est extrêmement important.



EXPOSITION



«Le cinéma, les amis, les voyages», par Chema Prado

«Je viens de l'architecture d'intérieur, et la photo m'a toujours inspiré», confie Chema Prado. Le directeur de la cinémathèque de Madrid expose une sélection d'élégants clichés, pris à l'occasion de ses voyages dans différentes villes, mêlés à des portraits d'intimes tels qu'Almodóvar, son ami depuis plus de trente ans.

› Galerie photo de l'Institut Lumière, 3 rue de l'Arbre Sec, Lyon 1^{er}. Jusqu'au 25 octobre 2014, avec le soutien de BNP Paribas

AVANT-PREMIERE

Almodóvar producteur : Sauvages et drôles !

Pedro Almodóvar et son frère Agustin, coproduisent *Les Nouveaux sauvages* dont la folie n'est pas sans évoquer l'univers survolté du maestro espagnol.



En mai au dernier festival de Cannes, un jeune cinéaste argentin avait secoué la compétition avec une comédie acide. Et si réjouissante. Un vrai coup de cœur que le festival Lumière programme en avant-première pour le public lyonnais. On se serait cru dans un cinéma de quartier lors de la projection cannoise, rythmée par d'énormes éclats de rire. Et des applaudissements. Et de nouveau des rires. Quelque chose d'inouï, d'exceptionnel. *Les Nouveaux sauvages* est une comédie à sketches, comme les Italiens en faisaient dans les années 60. Mais une comédie proche d'Anton Tchekov, croyez-le ou pas. Le rire que provoquent ces tranches de vie argentine, naît de la férocité dont fait preuve le réalisateur vis-à-vis de ses compatriotes. Chez Damián Szifron, 58 ans, on finit par s'entretenir pour avoir refusé de se laisser doubler en voiture. On fait exploser son mariage, le jour dit. On raquette un bourgeois dont le fils a renversé une passante. Une sorte de remake non avoué d'*Affreux, sales et méchants* à tonalité argentine. On pense aux *Monstres* aussi. En 1965, Dino Risì vitriolait la société italienne à travers quinze récits bouffons. Ces *Nouveaux sauvages* sont du même acide, avec un tour plus cruel encore. «Depuis des années, mon père me conseillait de voir ce classique de Risì», a confié le cinéaste. «C'était sans doute son film culte. Et je n'ai fini par le voir que bien après avoir tourné *Les Nouveaux sauvages*. Je crois que, sans le vouloir, mon récit a une vitalité, j'espère, voisine». «L'appui d'Agustin et de Pedro m'a donné confiance. Dès le premier jour j'ai travaillé dans un sentiment de sécurité et de liberté totale». «Le débrief de Pedro après avoir visionné un premier montage m'a été précieux. Et j'ai apporté des modifications en conséquence». Écrit au départ «pour se défouler», dit-il, son film en forme de jeu de massacre met en scène une dizaine d'acteurs colossaux, dont le charismatique Ricardo Darín. Dans l'un des segments les plus aboutis, il compose un ennemi juré des paremètres des rues de Buenos Aires et nous venge des fourrières avec un bonheur infini. Inmanquable !

Les Nouveaux sauvages (Relatos salvajes) de Damián Szifron

› Samedi : UGC Confluence, 20h30 | Pathé Bellecour, 21h45 (Sortie nationale le 14 janvier 2015)

Qui veut la peau du cinéma 35 mm ? Le numérique...

Dense, argumenté et pointu, le passionnant documentaire *Side by side*, produit par l'acteur Keanu Reeves, relate avec minutie l'avènement du numérique ces vingt dernières années. À ne pas manquer.

Cette nouvelle technologie, qui s'améliore en permanence, va-t-elle enterrer la pellicule centenaire ? Son histoire est jalonnée d'expérimentations formelles, d'avancées technologiques et de prouesses esthétiques, mais aussi de doutes et de dilemmes, pour les amoureux de la pellicule argentique... Car le numérique a ses pionniers, ses défenseurs acharnés comme George Lucas, James Cameron, Danny Boyle ou Steven Soderbergh mais aussi ses opposants, attachés au ronron de la caméra argentique, au grain et à la texture de la pellicule photochimique, tels Christopher Nolan. Si certains luttent pour continuer à tourner en émulsion, d'autres ont déjà tourné la page. David Lynch admet qu'il ne retournera plus à l'argentique, Martin Scorsese prédit «la réinvention d'un nouveau média»... James Cameron, lui, a vu «la porte s'ouvrir sur des possibilités infinies, impossibles à réaliser sur pellicule». Didactique, le film expose avec clarté les aspects techniques d'une prise de vue, les possibilités techniques des différentes caméras ou encore le rôle, jusque là essentiel, du directeur de la photographie. Celui qui «donne de la lumière aux émotions», se voit peu à peu dépossédé de son pouvoir par l'arrivée de cette révolution technologique. Car désormais le réalisateur juge du résultat dès la prise de vue, quand autrefois il attendait jusqu'au lendemain, le retour de la pellicule développée au laboratoire... Tout au long du film, et c'est l'un de ses mérites, Keanu Reeves qui mène les



entretiens, donne la parole aux plus talentueux directeurs de la photographie de notre époque, Vittorio Storaro, David Stump, Dick Pope, David Tattersall, ou Phil Meheux, qui demeurent le plus souvent inconnus du grand public. Le dialogue se prolonge avec des producteurs, des techniciens, des monteurs, et aborde toutes les étapes de la chaîne de production d'un film – effets visuels, retouches de couleur, distribution, projection en salles, archivage, etc. Quant aux réalisateurs, nombre d'entre eux s'exaltent à peine leur a-t-on demandé : «Pellicule ou numérique ?»

Side by side de Christopher Kenneally et Keanu Reeves (1h38), présenté par Keanu Reeves
› Institut Lumière, samedi à 19h45

« Les réalisateurs que nous avons rencontrés, à quelques exceptions près, sont favorables au numérique et ne s'inquiètent pas trop de la disparition de la pellicule 35 mm tant qu'ils ont de bons outils pour continuer à travailler. C'est le cas pour David Lynch, David Fincher, Stephen Soderbergh, Robert Rodriguez, George Lucas qui est comme leur grand-père, tellement il s'est mis tôt au numérique, Danny Boyle, ou encore James Cameron. C'était une surprise pour moi, j'ai dit à David Lynch : «Vous avez tourné de si beaux films en pellicule photochimique, pourquoi passez-vous au numérique ?». Il m'a répondu «Je veux avoir l'intimité et la liberté que donne une caméra numérique légère». «Tous ces réalisateurs apprécient la liberté de ce nouvel outil, ils y voient une opportunité, ils ne se lamentent pas de la disparition de la pellicule 35 mm. »

KEANU REEVES, présentant son film, jeudi à l'Institut Lumière

BÉNÉVOLES SANS FRONTIÈRES

Elles feraient de belles héroïnes de films d'Almodóvar. Des femmes lumineuses, courageuses. Alma, comme «âme» en espagnol, Paula, Louciné et Patrishia ont quitté leur maison, parcouru des milliers de kilomètres, traversé des frontières, pour vivre une vie meilleure. Elles ont affronté l'inconnu, posé leurs bagages dans un pays dont elles ne connaissaient pas la langue. Au festival, elles sont bénévoles. Mercredi, elles ont distribué le goûter des enfants à la projection du film *Le voyage de Chihiro*, à la Halle Tony Garnier. «Les enfants ont adoré», rapporte l'Argentine Paula, 59 ans, dont les yeux pétillent de plaisir. «Cette opportunité est très importante pour moi, pour ma vie, pour m'intégrer dans la société française», dit de son côté Patrishia, 32 ans. En visitant l'Institut Lumière, elle a vu des photos du cinéaste Youssef Chahine et de l'acteur Omar Sharif, tous deux venus d'Égypte, comme elle. «Je suis fière, je suis contente de les trouver ici», dit-elle dans un sourire éblouissant. «Pour nous étrangers, c'est difficile de rencontrer des gens», explique la jeune Alma, 22 ans, la plus timide, qui vient de Bosnie. «C'était pour moi un vrai plaisir d'être ici», glisse Louciné, 41 ans. En Arménie, elle était professeur de mathématiques et de physique mais aujourd'hui elle «pense devenir caissière». «Parce que mon diplôme ici, n'est pas valide», dit-elle de sa voix douce. Les quatre jeunes femmes font partie des trente stagiaires d'origine étrangère en formation linguistique, qui ont intégré l'équipe des bénévoles du festival, grâce à un partenariat inédit entre Lumière et la préfecture. Devenues amies, elles iront voir ensemble *La fleur de mon secret* de Pedro Almodóvar. Paula «l'aime beaucoup», car il a travaillé avec des acteurs argentins comme Cecilia Roth...



De gauche à droite : Alma, Patrishia, Louciné et Paula

Un si beau massacre



40 ans et toujours saignant. Bon anniversaire Leatherface! 1974, si loin, si proche. En France, *Massacre à la tronçonneuse* est vraiment né aux débuts des golden eighties sur les rayonnages des vidéoclubs, la faute à une interdiction de la censure. En ce temps-là, tout était bien différent. Les ordinateurs n'étaient pas encore au point, l'internet avait pour nom Minitel, les lecteurs

Blu-ray s'appelaient magnétoscopes... Le cinéphile allait chercher sa cassette en même temps que sa baguette de pain dans sa boutique de quartier. *Massacre à la tronçonneuse* et son lettrage rouge sang posé bien en vue sur les étagères attirait invariablement le regard du chaland pré-pubère que j'étais. La mention «enfin disponible après des années d'interdiction» ajoutait au plaisir. Si certains films offraient la promesse d'un monde, d'autres suggéraient l'immonde. *La nuit des morts-vivants*, *Zombie*, *La colline à des yeux*... «On n'est pas sérieux quand on a 17 ans.» Rimbaud avait déjà tout compris au cinéma bis! Un beau jour ou plus sûrement une nuit, la cassette est enfin arrivée dans nos foyers endormis. Et une réalité toute neuve nous a enfin sauté au visage... *Massacre à la tronçonneuse*, c'est un peu un épisode de *Scooby-Doo* qui aurait mal tourné. Interrogé en mai dernier au Festival de Cannes où Tobe Hooper venait présenter en exclusivité mondiale la copie restaurée de son grand œuvre, le cinéaste américain m'a avoué regretter que son film n'ait pas été envisagé sous son versant comique. *Massacre*...offrait pourtant un tableau ironique et burlesque de la famille américaine. Si la première partie du film tourne en boucle la même séquence pour mieux suggérer l'inéluctable (les ados se jettent un à un dans la gueule du loup pour finir dans la chambre froide de *Leatherface*), la seconde prend l'allure d'une impossible réunion de famille autour d'un papy à l'article de la mort. Ce dernier, incapable d'honorer sa victime, va inévitablement gâcher le sacrifice. Autour de la table, les «grands» enfants se disputent bêtement la chair fraîche au point de la laisser s'échapper. Mais ce *Massacre* réalisé sur les cendres encore brûlantes du Watergate et ses désillusions qui allaient avec, peut se voir comme le carnage d'une époque, «Soudain», explique Tobe Hopper, «tous nos repères ont fini par se briser. La vie nous est soudain apparue comme un vaste mensonge. La société était en plein processus d'autodestruction.» Un critique américain a écrit quelque part: «Si vous voulez connaître l'état d'un pays, regardez ses films d'horreur!» Dont acte.

AU NOM DU PÈRE



Rossellini and Co

Inoubliable en Dorothy Vallens, la beauté sulfureuse du *Blue Velvet* de David Lynch, magnifique en mère possessive dans *Two lovers* de James Gray, Isabella Rossellini est à Lumière. Elle présente ce vendredi le film de son père Roberto Rossellini *La peur* (1954), précédé du court-métrage de Guy Maddin *Mon père a 100 ans*, à 14h30 à l'Institut Lumière puis *Blue Velvet*, à 17h au Pathé Bellecour. Samedi, elle donnera une master class à 11h à l'Institut Lumière, puis présentera *The saddest music in the world* de Guy Maddin à 19h30 au Cinéma Comœdia.

À L'IMPROVISTE



Laure Marsac s'est improvisée traductrice des propos de John McTiernan

La rumeur et l'homme de la rue

La rumeur court depuis la fin de la matinée autour de la place Bellecour et du Cinéma Pathé. Un réalisateur américain pourrait faire une présentation surprise d'un film réalisé par l'un de ses aînés, qu'il vénère. En l'occurrence, *L'homme de la rue* (1941) où Frank Capra a dénoncé les manipulations de l'opinion et le populisme rampant. Rue Bellecordière, à l'arrière du cinéma, se pressent chasseurs d'autographes et paparazzi. Car un tweet lancé depuis le compte de l'Institut Lumière a annoncé la présence à Lyon de John Mc Tiernan, le réalisateur de *Piège de Cristal*, *A la recherche d'Octobre rouge*, *Last Action Hero*, *Predator*, ou encore *Une journée en enfer*. Une visite surprise tenue secrète jusqu'au dernier moment. Les rares places restées libres se sont arrachées, et même Rachid Bouchareb, le réalisateur d'*Indigènes* et *Hors la Loi*, est venu assister à cette séance exceptionnelle. Face à la salle, John Mc Tiernan s'adresse plus particulièrement aux groupes scolaires des premiers rangs : «Lorsque j'avais votre âge, *L'Homme de la rue* passait en boucle à la télévision américaine et au cinéma. Il m'a tellement marqué que c'est l'un des films qui m'a poussé à faire du cinéma... Ne ratez aucune des images du film, elles resteront longtemps gravées dans vos mémoires. Et repensez à tous les films américains que vous avez vus ces dernières années et qui certainement, vous ont manipulé d'une façon ou d'une autre!» Une intervention coup de foudre qui, n'en doutons pas, restera gravée dans la mémoire des festivaliers.



Popularisée par *Braquo*, la série télévisée d'Olivier Marchal, l'actrice Karole Rocher a reçu un chaleureux accueil à la prison de Lyon Corbas, où elle venait présenter une projection. Repérée dans la rue alors qu'elle était serveuse, elle a raconté ses débuts dans le métier, sans formation de comédienne, insistant sur le fait que malgré les difficultés, «tout est possible». Elle a serré la main de chacun et s'est prêtée au jeu des photos.

PROGRAMME DU SOIR

17.10
NUIT LUMIÈRE #5
DJ TATY CHARBY
4 quai Augagneur, Lyon 3^e
Berges du Rhône



NUITS LUMIÈRE

AU PROGRAMME SAMEDI



Banzaï de Claude Zidi
En présence de Marius Colucci
> Pathé Cordeliers, 10h45



Un cœur en hiver de Claude Sautet
En présence de Jacques Fieschi
> Pathé Bellecour, 14h



Nelly et Monsieur Arnaud de Claude Sautet
En présence de Charles Berling & Alain Sarde
> UGC Astoria, 20h30



Pour une poignée de dollars de Sergio Leone
En présence d'Alessandra Sublet
> Cinema Bellecombe, 20h30



Le Canardeur de Michael Cimino
En présence de Michael Cimino
> Institut Lumière, 22h

La passion du cinéma avec BNP Paribas

BNP Paribas est heureux de soutenir, depuis sa création et pour la 6^e année consécutive, le festival Lumière. Ce sera l'occasion d'une belle mobilisation de notre banque : dans le soutien à la **rétrospective Claude Sautet** qui montrera cette année ses films restaurés longtemps invisibles sur grand écran, dans **l'engagement de nos équipes comme bénévoles** lors du Festival, l'organisation de soirées avec **plus de 750 clients**, sans oublier les **nombreuses opérations** dans notre réseau d'agences BNP Paribas à Lyon.

Depuis plus de 20 ans, notre banque accompagne le 7^e art : du financement des œuvres cinématographiques, via le pôle Images et Médias jusqu'au lancement de la carte bancaire **WE LOVE CINEMA!**

#WE
LOVE
CINEMA
Par BNP PARIBAS

Avec **WE LOVE CINEMA**,
vous n'avez pas fini de profiter du cinéma !

Clients âgés de 18 à 29 ans, vivez des expériences uniques, profitez toute l'année d'avantages et découvrez des contenus exclusifs sur le site welovecinema.fr

LUMIÈRE2014
GRAND LYON FILM FESTIVAL
13/19 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Contributions : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive), Bruno Thévenon (La rumeur et l'homme de la rue), Carlos Gomez (Sauvages et drôles), Karine Chièze (Karole Rocher à la prison)
Imprimé en 8100 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon